

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 35

Artikel: Un grande patriote
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-254030>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cette information fut pour moi un trait de lumière. Il fallait à tout prix que j'arrivasse à ceci : faire manquer la ronde à Montaignon et profiter habilement de la colère que provoquerait chez le colonel cette faute commise dans le service...

Le soir, vers neuf heures, par un clair de lune magnifique, je me dirigeai vers le château. J'apercevais, de la grande route, les fenêtres du premier étage, éclairées par un ruissellement de lumières... J'allais franchir la grille d'entrée, quand un hennissement prolongé me fit tourner la tête, et j'aperçus, solidement attachée par sa longe aux anneaux du jardin, la jument alezane de Montaignon, Sultane, me regardant d'un oeil étonné tout en broutant quelques touffes de chèvrefeuille.

Une idée diabolique me traversa l'esprit.

Je détachai la longe de Sultane, et enfourchant la bête, je me mis en devoir de la ramener vers le quartier. Cela ne marcha pas tout seul ! dix fois, en route, je crus être désarçonné ; l'animal ne sentant pas la poigne de fer de son maître, se livrait aux plus fantastiques écarts. Enfin après vingt minutes d'un travail surhumain, la jument finit par s'adoucir.

Arrivé auprès de la caserne, je descendis, et, prenant Sultane par la bride, je la remis aux mains d'un maréchal des logis, auquel j'expliquais, en quelques mots, que je venais de trouver cette bête égarée dans la campagne.

Le militaire se confondit en remerciements et Sultane réintégra son box.

Je repris pédestrement le chemin du manoir ; quand j'arrivai, je constatai avec plaisir que Montaignon n'était plus là, et que le colonel était parti, lui aussi, sans doute pour contrôler la ronde. Allons ! me dis-je, nous allons rire tout à l'heure !

Une heure après le colonel de Rochebois rentrait furieux, pestant, jurant, sacrant comme un païen. Montaignon était arrivé au quartier avec dix-sept minutes de retard et avait manqué la ronde.

A présent, le colonel racontait sa faute, traitant Montaignon d'officier de salon, et faisant des gorges chaudes sur la conduite de ce cavalier se livrant aux plaisirs de la danse pendant que sa jument déambulait en campagne.

Il établissait un parallèle entre moi et Montaignon me remerciant de la peine que j'avais prise de ramener la jument au quartier, et me tendant la main, il s'écria :

— Mon cher Félicien, vous me faites l'effet d'un garçon sérieux ! Au diable les préjugés ! Vous plaisez à ma fille, à moi aussi, à tout le monde ! Vous serez mon gendre quand vous voudrez.

Voilà l'histoire de mon mariage !

Je restai quelques minutes secoué par une douce hilarité ; quand cet accès fut passé, je dis à Félicien :

— Et Montaignon ?

— Montaignon attrapa quinze jours d'arrêts ; quand il eut purgé sa punition, il m'écrivit un mot charmant, me remerciant d'avoir ramené Sultane, à laquelle il tenait comme à ses yeux !

— Oh ! délicieux !

— N'empêche, me dit Félicien, que j'ai essayé bien souvent de me reprocher ma trahison envers ce brave garçon ! Mais, que veux-tu ! Ma femme est si gentille... si gentille... que je ne me sens pas le courage d'avoir des remords !

Auguste FAURE.

Un grand patriote



L'ex-président Krüger

Le président Krüger est mort, chargé d'années et portant le lourd poids des malheurs de sa patrie. Son nom, qu'il a écrit dans l'histoire, conservera le respect de tous ceux qui admirent le courage d'un peuple pour la défense de sa liberté, pour la sauvegarde de son indépendance.

Les événements lui ont donné tort, puisque le Transvaal a été vaincu et n'a pas pu, au prix de son sang versé, éviter sa destinée. S'il avait pu lire l'avenir, il est probable que le président Krüger n'aurait pas demandé aux Boërs de prendre les armes ; mais nul ne connaissait alors l'arrêt de la fortune, et il lui était permis, après la retentissante dépêche de Guillaume II, de croire à des appuis étrangers.

Fort de sa conscience, convaincu de la justice de la cause qu'il personnifiait, le président Krüger fit preuve d'une indomptable énergie, de même qu'il avait témoigné une remarquable prévoyance, une rare habileté, en accumulant des canons et des armes, sans que personne ne le sût. En cela, il avait été un vrai chef d'Etat.

Il le fut encore pendant la terrible lutte, et il put dire, lui aussi, que « tout était perdu, fors l'honneur » ; car jamais combattants ne recueillirent plus de gloire que les Boërs.

Lorsqu'il vint en Europe, pour faire un appel suprême qui ne fut pas entendu et qui ne pouvait pas l'être, la France lui fit la réception qu'elle accorde aux nobles infortunes.

Paris n'a pas oublié ce vieillard, qu'il a salué de ses vives acclamations. Le séjour du président Krüger en Europe lui donna certainement ses dernières joies.

Depuis la fin de la guerre, rentré dans la vie privée, il achevait de vieillir en spectateur attristé, mais avec cette confiance d'avoir rempli tout son devoir.

Le monde le pensait aussi et l'entourait d'une respectueuse déférence. C'est le sentiment qu'inspire sa mort. On doit se découvrir devant son cercueil, car celui qui entre aujourd'hui dans la tombe, fut un grand citoyen et un grand patriote.